

## VI. - LITTÉRATURE MAGHRÉBINE DE LANGUE FRANÇAISE

Les statistiques de la production littéraire maghrébine de langue française ont baissé en cette année 1988. Les difficultés financières de 1987 de l'ENAL en Algérie se font sentir, mais les recueils de poèmes en Tunisie et au Maroc sont également en baisse, tandis que les romans et recueils de nouvelles dans ces deux pays se maintiennent à quatre titres.

De toute façon, personne n'est en mesure de dire si les ouvrages publiés au Maghreb et en France sont achetés et lus par beaucoup ou peu de lecteurs. Aucune enquête dans ce domaine. La diffusion, il est vrai, est toujours aussi problématique d'une façon générale : ainsi en est-il des romans ou des recueils de poèmes édités à l'Harmattan, à la Pensée universelle ou chez d'autres éditeurs de province peu connus.

Mohammed-Aziz Lahbabi, philosophe, romancier et poète marocain, candidat au Prix Nobel de Littérature, n'a pas été l'heureux élu, puisque le choix du jury de Stockholm s'est porté sur le romancier égyptien Naguib Mahfouz. Sans doute faudra-t-il attendre hélas vingt ans avant qu'un autre auteur du monde arabe soit lauréat, compte tenu du peu d'empressement mis par le jury pour s'ouvrir aux cultures autres que celles de l'Europe ou de l'Occident !

Comme les années précédentes, nous nous arrêterons à quelques œuvres de fiction avant d'aborder les essais critiques et de donner la liste générale de la production de l'année.

### A. - ROMANS ET RECUEILS DE NOUVELLES

#### 1) ALGÉRIE

**ELISSA-RHAÏS (Roland), *Massinissa, le «Maître des cités». Épopée africaine*, Alger, ENAP, 1988, 270 p. (roman historique).**

Roland Rhaïs (31 juillet 1902-20 avril 1987) est le fils de Leïla Boumendil qui a signé une série de romans sous le nom d'Elissa Rhaïs entre 1819 et 1930. Lui-même, de son vrai nom Jacob Amar (sa mère a d'abord été mariée avec le rabbin Amar), avait pris le nom de Roland Rhaïs. Il avait fait paraître en 1931 un essai : *Dans l'intérêt de ma France* dédié entre autres au maréchal Lyautey, avant d'adhérer au Parti communiste. Signant *Massinissa* du nom d'Elissa-Rhaïs, comme *Dans l'intérêt de ma France*, il récupère donc l'identité maternelle, ce que, d'ailleurs, n'a pas voulu voir le chroniqueur d'*El Moudjahid* du 6 avril 1989 puisqu'il ne retenait que Rhaïs. Ce roman que l'on peut dire «roman historique» n'a rien en fait d'«épique», malgré «l'épopée africaine». Nous le signalons néanmoins parce que les romans historiques sont très rares dans cette littérature maghrébine, mis à part *La Dame de Carthage* du Tunisien Hachemi Baccouche en 1961, du moins en ce qui concerne l'histoire ancienne. La guerre d'indépendance en Algérie a, en effet, suscité toute une littérature axée sur cette guerre, mais où le roman idéologique l'emporte sur l'histoire. L'auteur

pense que Massinissa signifie «le Maître des cités» (Mas'n-Nissa). Il s'arrête aux coutumes, au folklore et aux anecdotes, fait parler ses personnages situés dans le conflit Carthage-Rome bien connu. Rien de sensationnel et il est inutile de parler de «livre fabuleux» (*El Moudjahid*). Le chroniqueur du quotidien algérien écrit qu'il est «bon que ce livre paraisse après octobre : c'est une autre page de notre histoire qui fait qu'octobre ne soit pas orphelin». Octobre 1988, en tout cas, a fait hélas des orphelins ! Sans doute le chroniqueur pense-t-il qu'il fallait un roman d'épopée pour redorer le blason après l'effervescence de cet octobre.

**GHALEM (Nadia), *La Villa Désir*, Montréal, Guérin littérature, 1988, 106 p. roman.**

L'auteur a déjà publié en 1981 *Le Jardin de cristal*, une sorte d'auto-psychanalyse d'où la narratrice sort régénérée. Avec *La Villa Désir* nous entrons dans un jeu de miroir, comme une auto-identification à l'autre avec l'amour pour un homme comme enjeu. Là, ainsi que dans le roman précédent, le fil est tenu qui «sépare le réel de la fiction». Sort-on indemne d'un «voyage initiatique»? Dans une villa des hauteurs d'Alger, Nora pense à Hans «armé d'un amour pathétique et fou». Elle écoute la cassette qui lui raconte une histoire enregistrée par Hans. Nora écrit des rôles de cinéma pour son amie Selma : chez celle-ci aussi l'amour est entré. Selma a l'impression que la passion de l'écriture pousse Nora à «vampiriser sa vie» (à elle, Selma). Elle se demande «si elle n'était pas une simple coquille habitée par l'âme de Nora». Et pourtant elle se reconnaissait dans les histoires de Nora; c'est comme si Nora lui volait une partie de sa vie. Mensonge, folie, double jeu ? Le lecteur est transporté d'Alger à Montréal, à Rome ou ailleurs. Entre Selma et Nora s'établit comme «une sorte de gémellité intellectuelle», «une sorte de symbiose créatrice». Ce roman subtil mérite la relecture séduisante.

**HADDADI (Mohammed), *La Malédiction*, Paris, L'Harmattan, 1988, 104 p. roman.**

Son précédent roman *Le Combat des veuves* a paru à Alger en 1984, roman sur la guerre mais non manichéen et non simpliste à l'encontre de beaucoup d'autres. *La Malédiction* est un roman autobiographique où le héros a le nom d'emprunt d'Oussane («les jours» en kabyle). Pourquoi «la malédiction»? Parce que dès qu'Oussane ouvre les yeux sur le monde et la vie, il a l'impression qu'il rencontre à chaque pas la malédiction. Sa mère expliquait tout par la malédiction; les Kabyles sont atteints par celle-ci. Il y a comme une fatalité et il n'y a plus qu'à s'en remettre à Dieu en espérant que lui, au moins, sera juste. La première fois qu'il va à l'école, Oussane a comme instituteur «un indigène», considéré «comme un savant et un saint». Il parlait non seulement le kabyle mais encore la langue des roumis. Quel prestige ! Un jour, Oussane se révolte contre la fatalité, le destin, la soumission. Il y a un Dieu, certes, mais juste et généreux. Dans la famille on en conclut que les étrangers lui ont tourné la tête. En effet, Oussane a découvert à la mission protestante de Tizi Ouzou une autre manière de voir le monde, d'autres rapports entre les hommes, entre l'homme et la femme, que les rapports de force ou d'hypocrisie de sa société. (Rappelons que Mouloud Feraoun a passé lui aussi quelque temps dans cette mission). Oussane se révèle poète (M. Haddadi a publié un recueil de poèmes). Le poète est «celui qui rejimbe» : il rejimbe donc contre le colonialisme, la fatalité, l'apathie des siens, les faux semblants. Il a «besoin de crier». Il rêve aussi d'une république berbère. Il rêve de faire des Algériens «des hommes civilisés» car il voit que tout le monde triche. Il veut des «oliviers francs», bien greffés. Bref, Mohammed Haddadi brosse un itinéraire de résurrection à travers son cri revendicateur d'un monde qu'il voudrait différent. Il se prend à constater que c'était sans doute une illusion de sa jeunesse.

**MOUHOB (Hadjira), *Quand tourne le vent*, Alger, EnAP, 1988, 123 p. recueil de nouvelles.**

Il s'agit du premier ouvrage de cet auteur qui a été directrice d'enseignement moyen en Algérie avant de prendre sa retraite. Ce recueil, très enlevé et plein d'intérêt, est quelque peu desservi, comme beaucoup d'ouvrages paraissant en Algérie, par la présentation extérieure terne et par le brochage défectueux (une colle qui ne colle rien). Ces nouvelles sont fort bien ciblées. Elles traitent de problèmes domestiques et sociaux : relations à l'intérieur des familles, au foyer, dans la vie sociale. L'humour est présent, la sobriété aussi en même temps que l'astuce pour terminer une nouvelle, retomber sur un dénouement inattendu ou une trouvaille. Une certaine causticité court à travers ces histoires. La réserve et la pudeur sont de mise, mais pas du tout de pudibonderie, au contraire l'auteur aurait tendance – avec raison – à appeler un chat un chat. Ceci est d'ailleurs une tendance de plus en plus affirmée dans des romans féminins algériens depuis quelques années. Les nouvelles parlent de l'insatisfaction de la femme entre quatre murs, des contraintes imposées par le mari jaloux, de la révolte contenue de l'épouse trompée, démystifiant le mari pris en flagrant délit, de l'exaspération aussi contre le ciel chez un brave artisan qui tombe de Charybde en Scylla et à qui il ne reste que le bras d'honneur brandi vers le ciel pour manifester son désespoir (on ne cessait de lui dire de s'en remettre à Dieu !). Ces nouvelles montrent bien que les femmes n'acceptent pas les frasques du mari, qu'elles prennent le droit, elles aussi, de rêver et de fantasmer sur d'autres paradis amoureux ou plus langoureux que ceux du foyer. Les tabous, les statues s'écroulent, les hypocrisies sont dénoncées. L'écriture de Hadjira Mouhob devient une écriture du désir. De quoi se plaignent-elles, ces femmes ? diront les hommes. Des bijoux, des robes ? en veux-tu en voilà. Mais la nouvelle « la jupe » montre que Monsieur a toujours son mot à dire... ! L'Algérienne dans ces nouvelles, comme dans les romans, prend la parole pour la garder et ne plus se taire. Hadjira Mouboub n'a pas voulu écrire une gentille littérature féminine à l'eau de rose. En effet, le vent a tourné.

**REZZOUG (Leïla), *Approivoiser l'insolence*, Paris, L'Harmattan, 1988, 111 p. (roman).**

Ce récit romanesque (pas de mention de « roman » néanmoins) a pour auteur une Algérienne née en 1956 et résidant en France depuis 1973, un auteur pouvant être considéré comme issu de l'immigration ou en tout cas à placer dans cette littérature issue de l'immigration. Ce récit curieux est largement ouvert, au-delà de toute fermeture sur le quant-à-soi territorial d'origine. Il reflète donc bien la réalité des romanciers et romancières d'origine algérienne en France : rencontres de personnes d'origines diverses, croisements de Français et d'immigrés, errance des uns et des autres, conduites suicidaires même éventuellement face à l'échec, failles dans les personnalités aux prises avec les conflits sociaux et culturels. En deux mots, Albert qui vit seul avec sa vieille mère, veut se libérer du drame psychologique d'avoir été abandonné par sa femme Solange. Il le fait en racontant (mais Leïla Rezzoug elle-même semble beaucoup investir d'elle-même dans cette écriture d'une histoire). Albert raconte une histoire à une petite fille imaginaire dont il aurait voulu être le père. Il la raconte au nom de Maïa qui a fait la connaissance de Smaïn, son voisin de palier. Ce Smaïn, âgé, est parti pour l'hôpital; il a eu une liaison avec Jacqueline, la fille de son patron. Il meurt. Son fils Malik vit, lui, avec Delphine, une ancienne prostituée. Il se drogue et meurt d'une overdose. Dans une autre histoire, il s'agit de Michel qui a aimé Aïssa. Celle-ci finalement se suicide, tandis qu'on sait que Michel a tué Driss, un jeune immigré. Albert versera dans la démente, Michel partira pour les Antilles. Bref, le vertige dans chacun des personnages. Qui suis-je ? Est-ce cela « l'insolence » annoncée ? Maïa qui raconte sa vie dit qu'elle « ressemble à une ellipse et que grâce au jeu de

l'écriture elle fait le ménage dans son fouillis». Tout est là sans doute. Tout est tellement ouvert, les frontières entre les êtres tellement éclatées que la possibilité existe de se faire et de se défaire (par la mort), au-delà des codes nationaux et religieux, et que les êtres peuvent basculer dans la démente et le suicide. Dérives et flous identitaires demandent, en effet, à être «apprivoisés».

**SEBAA (Mohammed Nadhir), *Avis de recherches*, Aïn M'Ilila, Numidia, 1988, 158 p. recueil de nouvelles.**

L'auteur annonce un «roman», genre spécifié sur la couverture, mais, en fait, il s'agit de dix-sept petits récits ou courtes nouvelles qui n'ont de lien commun que le malheur de vivre dans la déchéance morale, le vagabondage, la fatalité, la mendicité, la prostitution, etc. L'auteur décrit donc des situations douloureuses et misérables d'êtres laissés pour compte ou jetés dans l'existence, abandonnés seuls dans la vie. Il veut stigmatiser les maux de la société, l'inconduite des parents, la culpabilité des adultes. Le premier récit «les sans noms» donne le ton. Il fait parler des mères célibataires, «hors-la loi». L'enfant qui naît des rencontres passagères est «un sans nom». Une autre nouvelle a pour titre «ma mère, comme je te hais!». Dans d'autres récits, ce sont des déclassés, des déracinés, des laissés pour compte de la société qui sont mis en scène. Le ton, on s'en doute, est très misérabiliste. Le lecteur passe d'une «immoralité» à une autre sur laquelle il doit s'apitoyer. L'intention n'est pas à critiquer, l'auteur voulant dévoiler les maux de la société, mais il eût fallu une autre écriture, de la vivacité, de l'ironie ou de la causticité au lieu de la grisaille qui contribue à rendre austères ces nouvelles.

## 2) MAROC

**BEN KERROUM-COVLET (Antoinette), *Gardien du seuil*, Paris, L'Harmattan, 1988, 192 p. (récit).**

L'auteur est né à Nancy de père marocain et de mère française. Sa vie s'est déroulée à Fes jusqu'à l'âge de dix ans. Voilà donc un auteur qui se place parmi bien d'autres auteurs issus de l'immigration, venus tôt en France. A. Ben Kerroum-Covlet est retournée au Maroc où elle a enseigné et appris l'arabe; elle enseigne maintenant en France. Son récit raconte l'histoire de Mohammed, dit Momo, qui méprise son père et qui vit avec sa mère. Momo possède une boîte à gâteaux qui renferme les «papiers» de son père. Cela suffit pour qu'il soit en quête de son identité. Qui suis-je ? Sur son itinéraire il fait la connaissance de Monsieur le Ben ou Hadj, ancêtre dans une communauté de travailleurs exilés de leur terre natale. Hadj le Ben conte ses propres histoires dans un café de Nancy. Grâce à lui, Momo découvre l'univers culturel et social de son père. A partir de là, il ira jusqu'au Maroc sur les pas de ses propres ancêtres. Voyage initiatique naturellement car tout est à déchiffrer du fait qu'il arrive, lui, d'un univers mixte celui de la France. Il apprend donc à lire les signes, à se pénétrer des manières nouvelles de faire et de dire, à éprouver le bain maure et à s'enthousiasmer face au Sud. Il va donc se mouler dans l'univers marocain, mais c'est alors qu'on ne le reconnaît pas : il n'est qu'un Occidental, vêtu à l'occidentale, avec les manières d'être au monde d'un Occidental. Va-t-en chez les tiens ! C'est bien connu. Le seuil des différences franchi, on est rejeté d'un côté ou de l'autre. Momo a-t-il vraiment l'air d'un Français ? Il faudra qu'il assume la mixité culturelle. Ce récit est habile et imaginaire en abordant l'affrontement des cultures et des identités plurielles.

## 3) TUNISIE

**MELLAH (Fawzi), *Elissa, la reine vagabonde*, Paris, Le Seuil, 1988, 192 p. roman.**

L'auteur disait en juillet 1988 que les Arabes avaient deux façons d'aborder la grandeur de l'histoire arabe : l'une, mystifiante et apologétique, du style : « Nous les Arabes, inventeurs de l'algèbre, de l'astronomie », etc. l'autre, du « genre autodestructif geignard » : « Nous ne sommes plus rien ». Bref, disait-il, *Un Conclave des pleureuses*. Tel était d'ailleurs le titre de son premier roman, remarqué, en 1987. Dans *Elissa*, l'auteur s'arrête non aux vicissitudes du présent mais à celles de l'infortunée Didon fuyant sa terre natale et abordant la terre africaine, y fondant une ville, Carthage. F. Mellah imagine qu'il a trouvé la correspondance de la reine sur des stèles puniques. Elle y a consigné son voyage de Tyr à la Tunisie. Elle fuit donc son frère Pygmalion et leur secret commun, mais dans sa lettre elle lui raconte son fabuleux voyage. L'auteur fait preuve d'invention en imaginant que son propre grand père avait conservé deux cent cinquante stèles découvertes en 1874. A partir de là tout est possible pour la fiction, à un point tel que celui qui déchiffre avoue : « Je ne distingue plus moi-même ce qui est traduit de ce qui est inventé ». Avec l'auteur nous vogueons et allons d'escale en escale, découvrant les mythes mais se heurtant aussi aux difficultés, aux refus, car la malédiction poursuit Elissa « princesse indigne qui fait tuer son époux par amour de son frère ». A qui pourrait-on pardonner l'inceste ? Et la voilà toujours condamnée à expier. La légende est connue : Elissa se livra au feu, mais, comme l'écrit F. Mellah, « brûlera une histoire afin que puisse naître un mythe ». Les mémoires consignés sur les stèles sont parfois pleins d'espoirs, parfois désabusés, en tout cas riches d'enseignements : sur la trahison des hommes, les amours frustrées, l'accueil refusé. Elissa rêvait, paraît-il, d'une démocratie, et même d'une « terre incestueuse ». Carthage, la ville nouvelle, se révélera être la « femme-patrie » scellée dans le feu. Pour une fois, un auteur maghrébin fait preuve d'une belle imagination, s'évade à travers les siècles au-delà des limites territoriales et ceci avec une écriture parfaitement maîtrisée, sans ésotérisme et divagations.

**MEMMI (Albert), *Le Pharaon*, Paris, Julliard, 1988, 379 p. roman.**

*Le Pharaon* est un roman romanesque, mais en ayant présent à l'esprit la définition que l'auteur donne de la littérature : « pas une confession mais la mise en forme d'une confession ». Ici un homme d'âge mûr, avec femme et enfants, tombe amoureux de Carlotta, une étudiante aguichante venue lui demander de diriger sa thèse. Un homme entre deux femmes, c'est assez banal, mais ici cela se déroule sur un fond historique, celui du combat pour l'indépendance en Tunisie. Albert Memmi, lui-même, a milité en tant que Juif tunisien pour cette lutte. Le héros se nomme Gozlan, surnommé le Pharaon, car spécialiste en Egyptologie. Memmi-Gozlan va donc faire comme les pharaons se bâtir sa pyramide. Il revient dans sa Tunisie natale et mène le combat avec Bouzil dans un journal nationaliste. L'auteur nous dépeint des personnages pris dans toute leur vérité : Allégra l'épouse qui ne dort plus, Berthe la fille en mal d'amour, Paolo le fils versant du côté des ultras, des boutiquiers comme Armand, Mathias, sans oublier la peinture de la petite bourgeoisie juive, la chaleur des relations, etc. Carlotta, elle, est fille d'un officier français. La toile de fond politique est celle des dernières années de la Tunisie colonisée. Memmi aurait voulu écrire une sorte de *Guerre et Paix*, mais le projet se révélait trop important. Il s'en tient donc à présenter, sous leurs noms véritables, les autorités, diplomates, hommes politiques ou non qui sont venus en Tunisie et qui ont participé à ces événements. Il en parle donc de l'intérieur, ayant vécu ces années-là. Gozlan est partagé entre ses femmes et se rend compte

aussi que les milieux nationalistes sont réservés à son égard. Il quitte donc le pays à l'indépendance. A-t-il été utilisé lui, juif, pour une cause, puis ensuite rejeté ? La fin du roman montre Gozlan replié à Paris; on le retrouve universitaire ayant rompu avec les fixations anciennes (comme Mordekhaï de *La Statue de sel*). En fait, il s'est reconstitué son «impasse natale». Du haut de sa pyramide, il contemple sa vie, la porte en lui. De l'intérieur de son monument, il jouit de sa propre histoire ancienne. Le lecteur est invité à entrer dans cette pyramide, à la fois espace natal reconstitué et tombeau à la gloire de la mémoire. Pour une fois, Memmi sort de son écriture très stricte d'autrefois pour se laisser aller à un style vif, coulant, apparemment moins rigoureux que celui du «gentilhomme du paraphe» écrivant *Le Désert*.

**TILILI (Mustapha), *La Montagne du lion*, Paris, Gallimard, 1988, 189 p. roman.**

Les trois romans précédents de l'auteur en 1975, 1978 et 1982 se terminent sur un point commun : une sorte d'attitude ou même de conduite suicidaire. Le héros est hyperoccidentaliste; il veut se purifier de ces «souillures» et de sa «bâtardise»; il part donc le plus loin possible combattre avec les Khmers rouges, les Palestiniens ou les intégristes dans la mosquée de La Mecque, pensant ainsi recouvrer la pureté, l'authenticité et la foi des origines. Dans *La Montagne du lion* nous sommes en Tunisie, dans les steppes, sans doute du côté de Feriana, la montagne du lion : espace des ancêtres seigneurs guerriers venus jadis. En descend Horia El Gharib, une veuve habitant non loin de là. A côté d'elle un ancien tirailleur de Cassino, Saâd, son serviteur. Il est revenu de la guerre avec une jambe en moins et une mitrailleuse en trop qu'il a cachée. Du temps de la colonisation on vivait bien car les autorités françaises respectaient la vie des habitants du village voisin. L'indépendance survenue, rien ne va plus. Le Délégué veut imposer son joug et régner en maître, veut tout contrôler et obliger tout le monde à prendre la carte du Parti. Un «Vieux fou» dirige le pays... C'est ainsi que l'Etat prévoit l'installation d'un centre touristique entre la maison de Horia et la montagne du lion. C'en est fini de l'harmonie primordiale. Les touristes affluent pour la pose de la première pierre, l'armée est là, les autorités aussi. Mais voilà que Saâd s'empare de sa mitrailleuse. Il veut «venger toutes les injustices à la fois»; Horia en a perdu la raison, en effet, rendue démente par tant d'avaries accumulées. Saâd est à son tour rendu «fou de bonheur». La «folie» permet donc de régler ses comptes. Elle permet la conduite suicidaire et une fois de plus le roman se termine sur un échec ou sur la mort en beauté, comme l'on voudra, selon le point de vue. Le lecteur fait un constat : l'indépendance n'a pas été celle qu'on attendait, d'où le désenchantement, thème connu d'un certain nombre de romans maghrébins depuis les années 70 (avant, au moins, ici, l'étranger respectait le pays !). Le héros, ici, comme dans les autres romans veut en finir avec la souillure, non plus celle de l'américanisation et de l'acculturation occidentale dépersonnalisante, mais avec celle de son propre pays livré aux «fous». Ecrit comme un conte, le récit est un règlement de compte, c'est clair. «Ayons le courage du suicide», écrivait un Iranien au héros de *La Rage aux tripes* (1975), le suicide accompagnant «la haine». Tout se passe comme si les romans de M. Tlili illustraient la thèse des *Damnés de la terre* de Fanon qui se voulait en rupture radicale, mais qui paradoxalement est mort aux USA. Mustapha Tlili vit, lui, à New York, au cœur même de «l'ailleurs» obsessionnel, «de l'Amérique avant tout» (Tlili, *La Gloire des sables*, 1982, p. 143).

D'autres romans ont paru en cette année 1988.

Pour l'Algérie relevons deux romans policiers : de Salim AÏSSA, *Adel s'emmêle...* et de Rabah ZEGHOUDA, *Double Djo pour une muette*. Celui-ci est donc le seizième roman policier publié en Algérie depuis 1970 en comptant ceux de Youcef Khader qui était un pseudonyme mais dont les six romans ont été édités par la SNED. Rien à en dire sinon qu'on y retrouve les ingrédients et les ficelles qui appartiennent au genre en question. Boussad Abdiche poursuit la publication de ses «billets» avec *Mots*

pour maux parus d'abord dans *El Moudjahid* entre le 8 octobre 1979 et le 19 octobre 1981. L'auteur se montre indigné, ironique, philosophe, moral; il sait manier l'humour. Il stigmatise certains qui veulent s'imposer aux autres par les moyens que l'on sait et qui méritent «des coups de pied» au lieu de «coups de pouce». Les pistonnés sont, en effet, nombreux. Malik BROURI dans *Un Été d'Algérie*, roman bien mince, raconte ses souvenirs de Philippeville où il est né. Le récit est sans prétention; il vaut pour quelques personnages qu'il ressuscite. De même Kacem BENSALAM dans *Chroniques de mon bled* où ce sont surtout des souvenirs de la guerre d'indépendance qui sont exposés. Dans *Le Rêve et le testament*, Mohammed FARHI s'arrête à la période 1940-1962. Il veut laisser à la jeunesse son message et donc rappeler les années de souffrance et d'espoirs. Il se veut moral et édifiant. Il témoigne, dit-il, Mais est-ce une œuvre littéraire? Un récit littéraire demande une autre écriture. Mohammed MOULESSEHOUL, avec *De l'autre côté de la ville*, roman, se lance, lui, au contraire dans l' aventure de l'imagination. L'auteur a déjà publié plusieurs ouvrages. Le lecteur se déplace dans les terrains vagues, de l'autre côté de la ville, chez les laissés pour compte des quartiers pauvres. Nous y découvrons le dénuement, la vie en vrac des exclus. Une dizaine de clochards et des sympathisants de ce genre de vie se refont une vie, si tant est qu'elle en soit une. Ils portent des noms anglais ou autres, Lord de Hosenchuk et Otter S. Brugg. La finale? On se jettera en bas d'une falaise. Mais c'était quand même des hommes. Le lecteur a le droit de se laisser aller à la sympathie.

Pour le Maroc, nous relevons encore de Leïla HOUARI *Quand tu verras la mer*. L'auteur avait déjà écrit un récit d'un intérêt certain avec *Zeïda de nulle part*. Il ne nous paraît pas qu'elle ait pu doubler son premier essai remarqué en une autre réussite. Quant à *La Nuit par défaut* de Ali SERGHINI nous voyons bien deux villes-symboles : Tanger et Bruxelles, de nombreux personnages qui se croisent (un petit garçon, une petite fille, Zakria, Didi, Belinda, un inspecteur, la Mort blanche, etc.), mais nous voyons surtout Aloys et Carlote qui passent leur temps à faire l'amour à tout bout de champ. Le romancier a voulu sans doute se défouler et apaiser ses fantasmes. Il en a trouvé le prétexte en imaginant quelques personnages par trop légers. Mohammed FASSI FHIRI publie à compte d'auteur *L'amour dans l'âme* : une histoire qui se déroule à Rabat et à Casablanca à la fin du Protectorat. Un colon français, sa femme et ses deux filles rencontrent des nationalistes. L'amour dans l'âme se révèle être la mort dans l'âme.

Pour la Tunisie retenons de Anouar ATTIA, *De A jusqu'à T ou Reflets changeants Méditerranée* : des vagabondages, des racolages, des déambulations, cela fait-il un roman? On se demande où l'auteur veut en venir. De Hichem BEN AMMAR *L'idéal atteint* constitués de cinq titres de textes avec des passages en prose, d'autres en vers libres. Ce n'est pas suffisant pour constituer une œuvre. Les deux noms de l'année sont sans contexte ceux de Fawzi Mellah et d'Albert Memmi.

## B. - RECUEILS DE POEMES

### 1) ALGÉRIE

ABDOU (Kamel), *Géographie de la plaie*, Alger, ENAL, 1986 (diff. 1988), 72 p.

La préface de Bachir Hadj Ali date de 1981, le recueil est publié en 1986 et diffusé en 1988... Ainsi va l'édition nationale en Algérie. Voilà donc un recueil qui remonte déjà à quelques années, mais qui méritait la publication. Il s'agit d'une poésie nerveuse, directe, au-delà de toute sentimentalité doucereuse et du ronronnement habituel chez un certain nombre de poètes algériens. «J'ai vingt ans et je suis épuisé» revient comme un refrain dans le premier poème. Le vertige est dans le poète, le

sable l'envahit. Il veut dire sa «sinistre perte». Il n'entre dans le monde que par effraction». Les lendemains espérés ne chantaient pas. Il est errance, dit-il, et «quête douloureuse de Toi». Dans sa révolte il en arrive aux mots crus, paillard même et il donne un coup de chapeau au «Barbu» (Jean Sénac). Le poème «L'Angoisse» :

*Dis mère  
Dis que nous avons le droit d'aimer  
Le droit de rencontrer d'autres yeux  
Sans avilir le Regard  
Que toi et moi nous pourrions un jour  
«Crucifier le refus  
Et répudier la Nuit»  
Mais Re Dis moi ce conte du  
Mot qui fait fondre la pierre*

**AZZOUZ (Nassira), *Les Portes du soleil*, Alger, ENAL, 1988, 88 p.**

Nassira Azzouz est née en 1961. Son recueil ne manque pas de qualités et de densité poétique. Il est vrai qu'elle oublie de dire que le premier poème «*Grande certitude*» est écrit à la manière de Noureddine Aba (cf. *La Toussaint des énigmes*, pp. 16-17); c'est un peu trop voyant. Mais elle aussi parle d'angoisse, d'ennui, de mal de vivre, de nostalgie de la vie, de viol légal. Ce poème «*Viol légal*» est écrit à la manière de Youcef Sebti (le démarquage devient presque plagiat). Et sans doute d'autres poèmes du recueil sont-ils bien proches de poèmes connus. Nassira Azzouz revient souvent sur des amours frustrées :

*Je voulais vivre  
Et la vie m'a avorté  
hors de ses entrailles  
Je veux vivre  
vivre, ô misérable vie  
jusqu'à ne me plus distinguer  
de toi.*

**BELLOUNIS (Djelloul), *La Blanche mitoyenne*, Chambéry, à compte d'auteur, 1988, np.**

C'est la Méditerranée qui est chantée ici dans un recueil remarquable où l'auteur, après un départ plutôt lent, prend son essor pour respirer à pleins poumons. L'écriture poétique elle-même est prise dans un tourbillon d'images fortes et contrastées illuminées par les flammes et le soleil du Sud. Enracinement sur la rive sud mais aussi départ vers l'ailleurs : exil au-delà où règne l'étrange. Sac et ressac, le poète est pris dans l'envoûtement de cette mère-femme-amante. Cette femme «blanche mitoyenne» a «le regard flamboyant»; ses talons-aiguilles résonnent, ses clapotis et ses cahots se répercutent dans l'écriture. Elle est «violence contenue» et «caresse de l'imaginaire». La blanche mitoyenne devient fantasma dans l'imaginaire du voyageur.

*Je la voyais blanche,  
je me projetais noir.  
Je nous composais contraste.  
Blanc de sang.  
Envie de noir.*

La mort traverse ces pages, l'amer côtoie «les suc de la mer» car penser à l'ailleurs/de la mer/mère c'est «penser que l'au-delà est une France d'angoisse». Mais

qu'importe. La blanche mitoyenne était conquise. «Et le rire fusa indicible, indolent, indécent».

**BENMERAD (Djamel), *Chant d'impatience*, Alger, ENAL, 1988, 80 p.**

Voici un nouveau poète qui se situe apparemment dans le courant de l'amertume et de la revendication bien connu depuis les années 70. «L'écriture est parfois l'anti-chambre du suicide», prévient-il le lecteur dans l'introduction. Sa poésie est vigoureuse, rugueuse, obstinée. L'impatience de dire et de vivre surgit à chaque page face à la castration, à la censure, à la mise au pas. Certains poèmes prennent l'allure de ceux de Hamid Tibouchi ou de Kamel Abdou : «j'héberge une brûlure permanente». Le poète revendique «le droit de dire non».

*Ici on ne meurt pas. On rampe.  
La visière des casquettes projette de l'ombre sur nous  
et ennuage nos rêves.  
Impatients de vivre l'incendie des étreintes futures,  
nous rassemblons les étoiles perdues sur le seuil de nos  
demeures pour les restituer au ciel, loin des convoitises...*

**ZERARI (Zhor), *Poèmes de prison*, Alger, Bouchène, 1988, 71 p. Préface et illustrations de Jeanne-Marie Francès.**

Ces poèmes datent donc du temps de la guerre de libération. Quelques-uns avaient été publiés dans des périodiques. Nous avons maintenant le recueil en entier, fort bien présenté et édité par les éditions Bouchène. Z. Zerari a connu plusieurs prisons françaises, plongée dans la nuit, mais espérant toujours le soleil car ce sont les bourreaux «qui aiment la nuit», les assassins qui «ont peur du jour». Ces poèmes «engagés» n'ont certes pas toujours la densité poétique de la grande poésie, mais à coup sûr ils ont valeur de témoignage.

*Les barreaux de ma cellule  
Tirent des traits d'ombre  
Sur un flot lumineux  
Et sur cette partition solaire  
Pareille à une note musicale  
Une abeille dorée  
Dans un air  
Mystérieusement silencieux*

## 2) MAROC

**LAHBABI (Mohammed-Aziz), *Espérance malgré la mort*, Rabat, Okad et Paris, Publisud, 1988, 84 p.**

Ce long poème est une lutte contre la mort qui terrasse le poète devant subir une grave opération. Une vague prémonition de la mort entraîne l'auteur dans ce «direct avec la mort». Rien d'artificiel donc ici, de surfait, mais le face à face avec soi-même à l'heure de vérité. «Demain nous affronterons le Destin en commun, moi sur un lit d'hôpital, dans un entre-face avec l'Inconnu, toi dans l'angoissante attente de ce qu'aura décidé le fatidique bistouri». Il s'agit d'une méditation ardente sur la vie, l'amour des siens, l'éventualité de la fin de la lumière terrestre. «Je poursuis la

Vie /elle me fuit/ Je m'y attache/ elle me lâche». L'auteur est croyant et la foi le sauve du néant et d'un destin aveugle. «Voici que Dieu vibre en moi /me fait frissonner en écho/ dans une conjoncture invisible, infinie». Ce long poème est un des meilleurs écrits par M.A. Lahbabi au seuil de l'instant décisif, poème digne de bien d'autres poèmes sous d'autres cieux face à la rencontre avec soi et avec Dieu.

### 3) TUNISIE

**BEKRI (Tahar), *Le Cœur rompu aux océans*, Paris, L'Harmattan, 1988, 128 p.**

Sous ce titre évocateur, le poète manifeste au plus haut point son ouverture à tous les horizons et à tous les univers où les hommes se rencontrent pour célébrer la lumière et la commune humanité. Pas de frontières privilégiées donc, pas de tabous d'espaces protégés, mais la plongée «dans la mêlée des siècles» et l'accueil des cultures qui chantent dans le poète. Ce poète est d'abord inconsolé : un pays lointain est toujours porté en soi dans le secret. Cependant, il explore les terres inconnues, traverse les mers. Mais où sont donc les ancêtres et les racines ? Le poète demeure parmi «les pèlerins de l'inconsolable» et parmi «les caravanes de la soif lapidaire». Il s'agit d'une quête de plénitude jamais atteinte et d'une interrogation sur des mystères sans réponse.

*Envol de l'ancêtre  
que les chants emportent  
Donne-moi des ailes pour  
bâti un pont  
de soleil ou une mémoire  
au zénith*

**DJEDIDI (Hafedh), *Intempéries*, Tunis, Nef, 1988, 46 p.**

L'auteur a été révélé par *Rien que le fruit pour toute bouche* en 1986. Ce nouveau recueil est bien dans la ligne du premier, d'une haute tenue et d'une inspiration soutenue. Les titres des parties du recueil sont déjà évocateurs : mortes-eaux, flux, reflux. Le poète descend donc dans la rue, se mêle au quotidien mais se découvre «enfants prodiges en errances de ce siècle qui s'effole», «oliviers qui s'effeuillent dans la bourrasque». La déprime est là, «la mer [elle-même] nous lâche».

*Rien Enfants de la Terre  
Rien que la mesure intemporelle de  
l'effigie fuyante de la femme intangible qui fait et défait  
le mouvement de la vague*

**SAÏD (Amina), *Sables funambules*, Paris, Arcantère et Trois Rivières (Québec), Les Ecrits des Forges, 1988, 128 p.**

Ces poèmes sont réappropriation perpétuelle de la lumière et de la vie. Les traces de l'ancien temps et de l'ancien verbe ? Oui, sans doute, mais ce serait en vain si le regard n'était pas renouvelé. «Nous ne sommes que médiation/ et volupté de lumière», «nous habitons toutes les facettes du jour», «où nous sommes est notre firmament». L'instant est donc paradis, «chanson de feu». Ombre et lumière, sables arides et «passion de l'eau», mort et résurrection, traces anciennes et vie ardente du moment, «mémoire gardée» et joie de vivre au présent, cendre et feu vivant nous paraissent

se répercuter à travers ces poèmes. Tout est intériorisé : «rien n'est hors de moi». Le poète se dit solidaire enfin, car «nous sommes nombreux /à croire en la beauté/ entière du monde». Chants d'espérance et de vie en gloire, même si le funambule danse au-dessus du vide et de la mort.

*J'habite tous les temps  
celui d'entière innocence  
et celui qui survit  
à l'inattendu demain du poème*

Ce recueil nous paraît presque parfait si tant est que l'on puisse parler d'achèvement pour un poète, toujours en perpétuelle avancée, par définition, vers les profondeurs océanes pour recouvrer totalement la plénitude des origines et les sables purs de la mer primordiale.

Cette année 1988 est marquée d'une pierre blanche pour les recueils de poèmes. Mentionnons d'autres titres.

Pour l'Algérie, Lazhar BAAZZ publie *Plaies vives*, puis avec Fatma KHELIFA *Un été africain*, recueils de jeunesse mais bien sentis dans leurs aspirations à la paix, au soleil, à l'amour. Fatiha BEREZAK récidive avec *Le Regard aquarel 2* : ses réparties impertinentes, son humour et son rire qui illuminent la vie, ses mimodrames en toutes circonstances, sa joie et son appétit de vivre contre toutes les morosités. Abderrahmane NACEUR se souvient de ses *Cicatrices* et chante son Algérie meurtrie hier et se renouveau depuis l'indépendance recouvrée. Saïda SABBANI se pose des *Pourquoi, Pourquoi ?* : interrogations d'une jeune fille. «Peur de l'avenir ! que vais-je devenir ?».

*Souris même si ton sourire est triste  
car la seule chose dans la vie qui soit triste,  
c'est bien la tristesse de ne pas savoir sourire !*

Salah SASSI titre *Magie de mots* son recueil qui s'enracine dans des amours vécues, poursuivies ou disparues. Ce recueil respire l'intimité et une certaine philosophie de la vie. Mohammed SEHABA publie à l'Atelier de l'Association Ibdaa à Oran *L'Aguellid* qui est de la même veine, d'une belle poésie, que les précédents recueils de l'auteur. Dire qu'elle est facile à lire, certes pas. On y sent même l'influence de Saint-John Perse avec ses grands balancements et sa grande respiration au-delà des mers et dans la plongée océane elle-même. La mer est «douce aux rivages de trêve et de pardon». Une certaine préciosité présente déjà dans les autres recueils s'accentue sans doute ici, au risque de verser dans l'ésotérisme. Enfin, Zoubir YAMAMI avec *Hyzia nue* tente de recouvrer une Algérie profonde, rejoignant et Bachir Hadj Ali et Jean Sénac. Le titre nous rappelle la *Hyzia* des Ouled-Djelal, figure emblématique qui, comme Nedjma, pourrait représenter l'Algérie.

Pour le Maroc, peu de nouveautés, mis à part le recueil de M.A. Lahbabi cité plus haut. Nouredine BENDAHOU publie *Adhar ou l'aube des hirondelles* intitulés encore *Ceris prosepoétiques* d'une bonne tenue, tandis que Selma EL MELIH publie *Vie trahie*, poèmes sentimentaux. L'auteur est né au Caire en 1949, fille d'un nationaliste et diplomate marocain. Elle a «succombé à la beauté de Paris».

Pour la Tunisie, les recueils majeurs sont bien ceux de T. Bekri, H. Djedidi et de Amina Saïd, déjà mentionnés. Reste *Image de nous* publié par Ridha TLILI à Tunis (que nous n'avons pas pu lire).

*Nota.* Dans le domaine des rééditions définitives, mentionnons *Le Malheur en danger* de Malek HADDAD (1<sup>re</sup> édit. 1956) repris par l'éditeur Bouchène dans une belle édition de qualité.

De même l'OPU réédite *Chants pour Yasmina* (1930) de Mohammed OULD CHEIKH dans un ouvrage préparé par Ahmed LANASRI qui en signe l'introduction fermente : *Poèmes et autres écrits*.

## C. - PIÈCES DE THÉÂTRE

**BOUZAHER (Hocine), *L'Honneur réconcilié*, Alger, ENAL, 1988, 211 p.**

Il s'agit d'un recueil de quatre pièces de théâtre (manque la table des matières). L'auteur avait publié en 1960 *Des Voix dans la casbah* qui avait été saisi par la police française (réédité à l'ENAL en 1986). Dans le présent recueil, H. Bouzaher traite toujours de la guerre d'indépendance; les pièces ont été écrites avant 1962. Le thème de la guerre n'est pas nouveau, même dans les pièces de théâtre. Le passé est ainsi revisité avec toutes ses souffrances et ses drames.

**BOUKHANOUBA (Abdelkrim), *Yugurtha*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 66 p.**

L'auteur a écrit sa pièce en 1965. Le sujet est connu : Yugurtha déjoue les complots des Romains, combat les consuls envoyés contre lui et échappe au piège tendu par Bomilcar. Mais il sera finalement vaincu par Bocchus et Sylla.

*Nota* : Une réédition définitive est à mentionner, celle de Mohammed OULD CHEIKH, *La Khalifa*, pièce en quatre actes publiée dans *Oran*, du 14 janvier au 11 février 1928 et reprise par Ahmed LANASRI dans *Poèmes et autres écrits* (de M. Ould Cheikh) cité *supra*.

## D. - ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE ET SUR LES AUTEURS

Des numéros spéciaux de périodiques traitent de la littérature maghrébine. Ainsi en Belgique *Les Cahiers* de la Société belge des professeurs de français : *Français 2000* consacrent le n° 114 de février 1988 à cette littérature. Une rencontre avec Tahar Ben Jelloun ne manque pas d'intérêt. D'autres articles sont de seconde main; Charles Bonn traite de «l'émigré et la femme». Le *Magazine littéraire* de mars, en liaison avec la rencontre des écrivains arabes et des écrivains français à l'Institut du Monde arabe, consacre une livraison aux «Ecrivains arabes d'aujourd'hui» : quelques articles sont réservés aux écrivains de langue française. On y remarque un certain nombre d'inexactitudes dans des textes de seconde main : ainsi André Chedid est placée parmi «les Maghrébines» (!), Assia Djebar a écrit les *Naïves hirondelles* (sic). Les bibliographies sont parfois par trop lacunaires. Quelques notices sont réservées à douze grands auteurs. Pour le Maghreb nous relevons Boudjedra, Chraïbi, Dib, Mimouni. La revue *Notre librairie* en deux livraisons tente de jeter des ponts entre l'Afrique noire et le Maghreb, dans un dialogue Nord-Sud et Sud-Sud. Retenons les articles de M'hamed Alaoui Abdallaoui sur «la langue, la rupture et la mémoire» de Roger Fayolle sur «La sagesse des barbares» (enseigner les littératures maghrébines et africaines de langue française), de I.C. Tchêho «Un pont au-dessus du Sahara» et naturellement de Jean Devisse «Transahariennes» sur les relations anciennes entre le nord du Sahara et le sud. I.C. Tchêho traite encore du *Maghreb pluriel*, de «l'africanité et de l'internationalisme chez Abdelkébir Khatibi».

Les Rencontres de Montreuil 1987 (publiées en 1988) traitaient des «Langues et identités culturelles» ainsi que de «la fonction sociale de l'écrivain». Plusieurs écrivains de divers horizons géographiques y ont pris part. Pour le Maghreb Abdellatif Laâbi, Tahar Ben Jelloun. Mais que les réflexions viennent de ceux-ci ou de Metellus ou encore de Breyten Breytenbach, de Mongo Béli ou de Nedim Gürsel, nous avons là un ensemble d'interventions sur les sujets débattus d'un grand intérêt.

Le petit ouvrage de Jean FONTAINE sur l'*Histoire de la littérature tunisienne* est consacré dans son tome I à cette littérature des origines au XII<sup>e</sup> siècle. Il faudra donc attendre pour voir aborder la littérature d'aujourd'hui. Mais l'auteur a déjà réussi à maîtriser et à parfaitement présenter les grands noms et les grandes œuvres des siècles anciens.

*Imaginaire de l'espace Espaces imaginaires* est constitué par les Actes du colloque tenu à l'Université de Casablanca en décembre 1986, sous la direction de Kacem Basfao, par l'Équipe pluridisciplinaire de Recherche sur l'Imaginaire (EPRI). La stratégie a voulu «prendre le contre-pied d'habitudes bien ancrées» : pas de cadre conceptuel strict «faute de quoi la notion d'Imaginaire ne serait plus porteuse», pas d'intitulé «qui réinstalle la spécialisation». L'EPRI veut faire œuvre novatrice. Et c'est bien, mais au risque de verser souvent dans le flou où tout est dans tout et où on va appeler «imaginaire» ce que hier on appelait autrement. Trois parties dans ces Actes : Espaces de l'imaginaire, Parcours intérieurs et Présences de l'ailleurs. Retenons l'exposé de K. Basfao sur la langue : «littérature maghrébine de langue véhiculaire française comme espace transitionnel». Le français permet la transgression des tabous, ce qui ne peut être réalisé dans la langue maternelle à cause des blocages et des interdits. Le désir trouve dans le français un espace possible pour éviter les tensions et les fixations psychanalytiques, même s'il faut malmenager cette langue. La langue étrangère est réappropriée, malaxée même, à toutes fins utiles, peut-on dire. Les sujets variés de ces Actes constituent un vaste ensemble plein d'intérêt.

Des travaux plus particuliers sont à signaler. Le Centre culturel algérien a publié une série de conférences de 1987 portant sur les *Aspects du changement socio-culturel en Algérie*. Parmi ces conférences, remarquons celle de Youcef Nacib, directeur général de l'OPU à Alger, sur «l'édition algérienne à l'aube de 1986», celle de Zahir Ihaddaden sur «la presse algérienne depuis l'indépendance», celle de Wadi Bouzar sur «écriture et critique» en Algérie (où l'auteur n'a pas hésité à se montrer critique, comme il se doit en pareil domaine et vu la situation); dans un autre domaine la communication de Nourredine Toulbi, dont les travaux sont connus, ne manquait pas de pertinence : «changement social et pratique du sacré en Algérie».

Mostefa LACHERAF a réuni ses différentes études dispersées dans les périodiques sous le titre *Écrits didactiques* sur la culture, l'histoire et la société. Tout le monde connaît la perspicacité, le jugement critique et la liberté d'expression de l'auteur. Il est donc très heureux que ses interventions aient été rassemblées ici. Elles portent donc sur trois domaines, mais il y a bien sûr interférences entre ceux-ci : la culture, l'histoire, la société, M. Lacheraf en parle dans l'abstrait lorsqu'il parle du roman maghrébin dans sa brève contribution à un débat à Hammamet en décembre 1968. Ce texte est bien connu et il est toujours utile de l'avoir sous la main vu l'évolution de ce roman maghrébin, les contraintes de la censure et les injonctions répétitives des instances culturelles pour inciter à chanter la guerre de libération, en Algérie du moins. Le lecteur trouvera là aussi la grande conférence de l'auteur lors du 1<sup>er</sup> Colloque national culturel de juin 1968 en Algérie : «Physionomie et perspectives de la culture moderne et populaire. Essai de définition». Autant de synthèses et d'analyses à relire pour échapper aux articles simplistes journalistiques, même si parfois Mostefa Lacheraf semble pris par la passion tant son désir de faire le jour, de dénoncer la sclérose est grand.

Ahmed LANASRI qui s'intéresse aux romanciers algériens d'avant les années 50 brosse à grands traits des *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*. Il s'agit d'une sorte de cours, semble-t-il, à l'usage des étudiants. Le propos est intéressant mais la réalisation est compilatoire de travaux et d'auteurs bien connus. Les références bibliographiques auraient demandé à être complétées. Il eut été intéressant aussi de dresser une bibliographie exhaustive et systématique des romans parus avant 1950 (ou 1945).

Plusieurs publications traitent de la francophonie. Elle existe, même si en Algérie le mot continue à résonner très mal. Ainsi dans le volume *Maghreb et Francophonie*, Slimane Chikh pour l'Algérie réaffirme des positions de rejet radical connu. Est-il possible de lui conseiller de lire les rapports du Haut Conseil de la Francophonie de Paris et d'autres documents pour faciliter une évolution dans la manière de voir les choses, fortement bloquée en Algérie, alors que les antennes paraboliques envahissent les terrasses... Mahdi Elmandjra, Marocain, traite du Premier Sommet francophone et Baccar Touzani, Tunisien, parle de l'espace culturel tunisien. Même si nous admettons que bien des déclarations d'autorités politiques ont été – ou même restent – maladroites ou ambiguës dans ce domaine de la francophonie il est à souhaiter que certaines positions soient plus nuancées. La revue marocaine *Kalima* (qui a cessé de paraître après mars 1989) a consacré son n° 22, de janvier 1988, à un dossier bien fait sur la Francophonie, sans être bloquée par le sujet. La revue *Le Français aujourd'hui* (n° 81) a rassemblé quelques études sur les «Littératures francophones». Relevons l'entretien avec Abdellatif Laâbi, auteur toujours lucide et ouvert, et de Guy Riegert «Lire *Le Chapelet d'ambre*» (d'Ahmed Sefrioui) qui est une analyse en profondeur des apports mystiques de ce recueil de contes.

Enfin, venant du Maroc un remarquable numéro 1 (1988) de *Regards sur la culture marocaine* financé par des mécènes. Y aura-t-il une suite maintenant que *Kalima* qui avait lancé cette production est tombée ? Le rédacteur en chef est Adil Hajji. Les nombreuses études, magnifiquement illustrées, sont signées de Marocains compétents dans les lettres et les arts, que ce soit la littérature, la réflexion, la poésie, la peinture, l'architecture, la musique, le cinéma et le théâtre, les diverses parties de cette livraison qui fait honneur au Maroc. Sauf A. Meddeb, Tunisien, les signatures sont de Marocains. Comme toujours, c'est la diffusion qui fait défaut. Tout ceci, comme bien d'autres productions du Maghreb, demeure à usage interne, à l'intérieur des frontières. Et après on se lamentera que «les autres» ne pensent jamais à nous...! qu'ils nous ignorent volontairement et donc nous critiquent...!

Quelques travaux sont consacrés à des auteurs, mais peu en cette année 1988. Charles BONN propose une *Lecture présente de Mohammed Dib*. Il ne s'agit pas d'une lecture de la totalité de l'œuvre mais de «ce que l'on pourrait appeler une «mise en espace» de sa production romanesque la plus importante et la plus personnelle». Cette lecture, dit l'auteur, «ne se réclame d'aucun dogmatisme et se veut au contraire ouverte à toutes les approches»; il s'agit d'une «lecture spatiale» et d'une lecture «dans le texte». Qu'elle soit ouverte à «toutes» les approches n'est pas si évident que cela. Pourquoi faut-il donc que les travaux dits «universitaires» versent dans la verbosité floue pour en arriver à la stupeur de déboucher sur une parole qui parle dans le vide ? Est-ce le prix à payer pour un travail universitaire ? Est-ce là le stade «avancé» de la critique ? Tout se passe comme si pour échapper au sociologique, au socio-historique, au structuralisme, à la sémiotique, au formalisme, etc. on parlait maintenant d'«espaces». En ce qui concerne la critique (p. 12) de nos travaux, nous constatons une fois de plus que cette critique est tout à fait à côté du sens que nous avons donné à notre texte. M. DIB lui-même n'a pas vu cette soi-disant «résonance chrétienne». Nous avons parlé de «figure christique» et de «spirituel» (ce second terme ayant été d'ailleurs repris par Dib lui-même dans une interview recueillie par Eric Sellin). Quant aux imprécisions et «interprétations hasardeuses» c'est précisément dans cette *Lecture présente* que nous le remarquons. Si le discours devient, en effet, «discours» il ouvre la porte à toutes les dérives subjectives à côté et en dehors du texte lui-même.

Mohammed-Aziz LAHBAHI ayant été candidat au Prix Nobel de littérature, le Comité de soutien du Maroc a fait paraître une brochure sur l'auteur et son œuvre, de manière à mieux les faire connaître. Même si le Prix a été attribué à un autre auteur, il est toujours instructif et fructueux d'entrer plus avant dans la pensée phi-

losophique de Mohammed-Aziz Lahbabi, sur laquelle d'ailleurs plusieurs thèses ont été soutenues.

Eric SELLIN dans *CELFAN Review* consacre une livraison double aux écrits féminins du Maghreb et du Machreq : sur Leïla Sebbar, Yamina Mechakra, les auteurs féminins du roman dit «beur», Assia Djébar, Aïcha Lemsine, tandis qu'Evelyne Accad s'arrête aux écrits en arabe du Maghreb et du Machreq. Les études sont, comme dans les précédentes livraisons de CELFAN, en français et en anglais.

Parmi les monographies publiées par Eric SELLIN dans le cadre du CELFAN de Temple University à Philadelphie, signalons celle de Catherine Savage Brosman sur *Jules Roy* (en anglais), auteur non maghrébin mais français d'Algérie qu'on a toujours intérêt à connaître et à remettre dans les perspectives de son époque. Mildred MORTIMER, elle, signe une monographie sur *Assia Djébar* (en anglais) bien rédigée et propre à faire connaître l'écrivain à de larges publics américains.

### E. - ANTHOLOGIES

Jean ORIZET assume la direction d'une *Anthologie de la Poésie française* chez Larousse. Cet important travail de 640 p. n'oublie pas de faire une place aux poètes du Maghreb en retenant Mohammed Dib, Jean Sénac, Hédi Bouraoui, Tahar Ben Jelloun et Mohammed Khaïr-Eddine.

J.P. Beaumarchais et Daniel Couty dirigent de leur côté en deux gros volumes une *Anthologie des littératures de langue française* où ont été retenus plusieurs Maghrébins : Tahar Ben Jelloun, Rachid Boudjedra, Driss Chraïbi, Assia Djébar, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Mohammed Khaïr-Eddine, Mouloud Mammeri et Albert Memmi. Finalement ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent chaque fois qu'une anthologie veut balayer tous les espaces francophones. Il n'est donc pas possible de faire autre chose que de sélectionner fortement. L'anthologie publiée à Moscou, *Vainqueurs de coupe* ne retient, elle, que trois romanciers : Malek Ouary, Malek Haddad et Rachid Boudjedra.

Le numéro spécial de *La Vague à l'âme* (n° 39, juin 1988) de La Tronche contient trois poètes de Mostaganem : Bedra Mechaidi, Charef Bentahar et El Mehdi Chaïbedera.

Enfin, *L'Enfance au cœur*, édité pour le compte de l'Association Enfance et Familles d'accueil bénévoles, avec une préface de T. Tidafi, est une remarquable production, remarquablement illustrée avec des poèmes et des textes signés par de nombreux écrivains algériens de langue arabe et de langue française. A l'instar de *Regards sur la culture marocaine*, voilà une publication qui fait honneur à l'Algérie, imprimée sur les presses de l'ENAG, mais non éditée par l'ENAL.

\*  
\* \*

Si nous résumons le bilan de cette année, nous voyons que sur 22 romans et recueils de nouvelles, 13 ont pour auteurs des Algériens publiés en Algérie par l'ENAL, l'EnAP et un éditeur privé (7), et hors d'Algérie (6). Les Tunisiens arrivent ensuite avec 5 titres (deux publiés en Tunisie, trois à l'étranger). Les Marocains sont en troisième position avec 4 titres publiés à l'étranger. L'éditeur étranger qui arrive en tête est l'Harmattan. La Pensée universelle se maintient, comme pour d'autres titres depuis 1974, en bonne position, mais ce sont, comme chacun sait, des éditions à compte d'auteur et sans diffusion.

Sur 26 recueils de poèmes, quatre sont édités à *La Pensée universelle*, deux aux éditions St Germain-des-Près, également à compte d'auteur, deux à L'Harmattan, sans parler d'autres recueils à compte d'auteur ailleurs.

Même s'il est difficile d'être absolument exact dans le domaine du compte d'auteur, on peut avancer que pour cette année 13 % des romans et recueils de nouvelles le sont et sans doute au moins 50 % des recueils de poèmes. C'est dire la fragilité de la production poétique, lorsqu'elle n'est pas prise en charge par des éditions nationales.

### BIBLIOGRAPHIE DE L'ANNÉE 1988

Les nationalités sont indiquées ainsi : A (Algérie), T (Tunisie), M (Maroc) après le nom de l'auteur. Les œuvres traduites de l'arabe et les simples rééditions ne sont pas mentionnées. Des ouvrages qui nous paraissent relever plutôt du témoignage ou de la chronique historique que du roman ne sont pas répertoriés ici, l'auteur n'ayant pas voulu apparemment faire œuvre de littérature de fiction; parfois il le dit même explicitement.

#### 1) ROMANS, RÉCITS, RECUEILS DE NOUVELLES ET DE CONTES

- ABDICHE (Boussad) (A). – *Mots pour maux*, Alger, ENAL, 1988, 176 p. billets.
- AISSA (Salim) (A). – *Adel s'emmêle...*, Alger, ENAL, 1988, 224 p. roman (policier).
- ATTIA (Anouar) (T). – *De A jusqu'à T ou Reflets changeants Méditerranée*, Paris, Publisud, et Tunis, Chems, 1988, 196 p. (roman).
- BEN AMAR (Hichem) (T). – *L'Idéal atteint (textes et fragments, 1977-1988)*, Tunis, Nef, 1988, 77 p. Recueil de textes.
- BEN KERROUM-COVLET (Antoinette) (M). – *Gardien du seuil*, Paris, L'Harmattan, 1988, 192 p. (récit).
- BENSALEM (Kacem) (A). – *Chroniques de mon bled*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 223 p. (récit).
- BROURI (Malik) (A). – *Un Été africain*, Montpellier, coll. Français d'ailleurs, Africa nostra, 1988, 67 p. (roman).
- ELISSA-RHAIS (Roland) (A). – *Massinissa, le «Maître des cités»*. *Epopée africaine*, Alger, EnAP, 1988, 270 p. (roman historique).
- FARHI (Mohammed) (A). – *Le Rêve et le testament*, Alger, ENAL, 1988, 245 p. (récit).
- FASSI FIKRI (Mohammed) (M). – *L'Amour dans l'âme*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 153 p. (roman).
- GHALEM (Nadia) (A). – *La Villa Désir*, Montréal, Guerin Littérature, 1988, 106 p. roman.
- HADDADI (Mohammed) (A). – *La Malédiction*, Paris, L'Harmattan, 1988, 112 p. (roman).
- HOUARI (Leïla) (M). – *Quant tu verras la mer*, Paris, L'Harmattan, 1988, 126 p. (roman).
- MELLAH (Fawzi) (T). – *Elissa ou la reine vagabonde*, Paris, Le Seuil, 1988, 194 p. roman.
- MEMMI (Albert) (T). – *Le Pharaon*, Paris, Julliard, 1988, 379 p. roman.
- MOUHOB (Hadjira) (A). – *Quand tourne le vent*, Alger, EnAP, 1988, 120 p. recueil de nouvelles.
- MOULESSEHOUL (Mohammed) (A). – *De l'autre côté de la ville*, Paris, L'Harmattan, 1988, 144 p. roman.
- REZZOUG (Leïla). – *Apprivoiser l'insolence*, Paris, L'Harmattan, 1988, 111 p. (roman).

- SEBAA (Mohammed Nadhir) (A). – *Avis de recherches*, Aïn M'lila, Numidia, 1988, 159 p. recueil de nouvelles.
- SERGHINI (Ali) (M). – *La Nuit par défaut*, La Tour d'Aigues, édit. de l'Aube, 1988, 112 p. (roman).
- TLILI (Mustapha) (T). – *La Montagne du lion*, Paris, Gallimard, 1988, 189 p. roman.
- ZEGHOUDA (Rabah) (A). – *Double Djo pour une muette*, Alger, ENAL, 1988 (dépôt légal 1989), 87 p. roman (policier).

## 2) RECUEILS DE POÈMES

- ABDOU (Kamel) (A). – *Géographie de la plaie*, Alger, ENAL, 1986 (diff. 1988), 72 p.
- AZZOUZ (Nassira) (A). – *Les Portes du soleil*, Alger, ENAL, 1988, 88 p.
- BAAZIZ (Lazhar) (A). – *Plaies vives*, Compiègne, La Nouvelle Proue, 1988, 42 p.
- BEKRI (Tahar) (T). – *Le Cœur rompu aux océans*, Paris, L'Harmattan, 1988, 128 p.
- BELLOUNIS (Djelloul) (A). – *La Blanche mitoyenne*, Chambéry, à compte d'auteur, 1988, n. p.
- BENADHOU (Noureddine) (M). – *Adhar ou l'aube des hirondelles. Ecrits prosepoétiques*, Rabat, Impr. IERA, 1988, 52 p.
- BENMERAD (Djamal) (A). – *Chant d'impatience*, Alger, ENAL, 1988, 80 p.
- BEREZAK (Fatiha) (A). – *Le Regard aquarel 2*, Paris, L'Harmattan, 1988, 91 p.
- BOUHELAL (Abbas) (A). – *Tentation nomade*, Youl (Gambois), Imp. L'Imagine (Cadenet : Vaucluse), 1988, (130 ex.).
- BOUMAIZA (Nafaa) (A). – *Les Rémiges bônoises*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 80 p.
- DJEDDI (Hafedh) (T). – *Intempéries*, Tunis, Nef, 1988, 46 p.
- EL MELIH (Selma) (M). – *Vie trahie*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 59 p.
- EL-OUARDIRI (Abdelhafid) (M). – *Jusqu'ici*, Paris, St Germain-des-Prés, 1988, 40 p.
- KHELIFA (Fatma) (A) et BAAZIZ (Lazhar) (A). – *Un Été africain*, Compiègne, La Nouvelle Proue, 1988, 39 p.
- LAHBABI (Mohammed-Aziz) (M). – *Espérance malgré la mort*, Rabat, Okad, et Paris, Publisud, 1988, 84 p.
- MARTINEZ (Denis) (A) et LAGHOUATI (Abdelhamid) (A). – *Où est passé le grand troupeau ?* Reghaïa, ENAG, 1988, 77 p.
- MEPTAH (Mahmoud) (A). – *Sur les ailes de la nuit*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 79 p.
- MOHAMMEDI (Amine) (A). – *La Famine d'amour*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 48 p.
- NACEUR (Abderrahmane) (A). – *Cicatrices*, Alger, ENAL, 1988, 67 p.
- SABBANI (Saïda) (A). – *Pourquoi, pourquoi ?* Paris, St Germain-des-Prés, 1988, 32 p.
- SAID (Amina) (T). – *Sables funambules*, Paris, Arcantère et Trois Rivières (Québec), Les Ecrits des Forges, 1988, 128 p.
- SASSI (Salah) (A). – *Magie de mots*, Paris, Caractères, 1988, 59 p.
- SEHABA (Mohammed) (A). – *L'Aguellid*, Oran, Association Ibdaa, 1988, 96 p.
- TLILI (Ridha) (T). – *Images de nous*, Tunis, 1988, 25 p.
- YAMANI (Zoubir) (A). – *Hyzia nue*, Alger, ENAL, 1988, 91 p.
- ZERARI (Zhor) (A). – *Poèmes de prison*, Alger, Bouchène, 1988, 71 p. Préface et illustrations de Jeanne Marie Francès.

*Nota* : Réédition définitive.

OULD CHEIKH (Mohammed) (A). – *Poèmes et autres écrits*, Alger, OPU, 1988, 171 p.  
Introduction de Ahmed Lanassi (réédit. de *Chants pour Yasmina*, 1930).

HADDAD (Malek) (A). – *Le Malheur en danger*, Alger, Bouchène, 1988, 63 p.

### 3) PIÈCES DE THÉÂTRE

BOUKHANOUBA (Abdelkrim) (A). – *Yugurtha*, Paris, La Pensée universelle, 1988, 66 p.  
BOUZAHER (Hocine) (A). – *L'Honneur réconcilié*, Alger, ENAL, 1988, 211 p. (recueil de quatre pièces de théâtre).

*Nota* : Réédition définitive.

OULD CHEIKH (Mohammed) (A). – *Le Khalifa* (pièce en quatre actes dans *Oran*, 14 janvier-11 février 1928), réédi. dans *Poèmes et autres récits*, Alger, OPU, 1988 (pp. 127-169). Introduction de Ahmed Lanassi.

### 4) ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ET SUR LES AUTEURS

BONN (Charles). – *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, ENAL, 1988, 275 p.

BROSMAN (Catherine Savage). – *Jules Roy*, Philadelphie, CELFAN édit. monographs, 1988, 52 p. (en anglais).

CELFAN Review, VII : 1-2 (1987-1988). – *Women writers of the Maghreb and the mashreq*, 56 p.

Centre culturel algérien. – *Aspects du changement socio-culturel en Algérie*, 1987 (dépot légal 1988), 167 p. Recueil de conférences de 1987.

Comité de soutien (pour le Nobel), *Mohammed Aziz Lahbabi. L'Homme et l'Oeuvre*, Rabat, 1987, Impr. Najah et Jadida (Casablanca), 1988, 205 p.

DUGAS (Guy). – *Littérature judéo-maghrébine d'expression française*, Philadelphie, CELFAN édit. monographs, 1988, 56 p.

FONTAINE (Jean). – *Histoire de la littérature tunisienne par les textes*, Tunis, Turki, 1988, t. I *Des origines au XII<sup>e</sup> s.*, 195 p.

*Français (Le) aujourd'hui* (Paris), n° 81, mars 1988 : *Littératures francophones*, 128 p.

*Français 2000. Les Cahiers de la SBPF* (Société belge des Professeurs de français), n° 114, février 1988 : *Littérature maghrébine*, 63 p.

*Imaginaire de l'espace Espaces imaginaires*, Casablanca, Faculté des Lettres et Sciences humaines, 1, 1988, 216 p.

*Kalima* (Casablanca), n° 22, janvier 1988 : *Dossier Francophonie* (pp. 20-35).

KHATIBI (Abdelkébir). – *Par-dessus l'épaule*, Paris, Aubier, 1988, 191 p. essais.

LACHERAF (Mostefa). – *Écrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988, 367 p.

LANASSI (Ahmed). – *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*, Alger, OPU, 1988, 59 p.

*Magazine littéraire* (Paris), n° 251, mars 1988 : *Ecrivains arabes d'aujourd'hui*, 65 p.

*Maghreb et Francophonie* par Slimane Chikh, Mahdi Elmandjra et Baccar Touzani, Paris, Economica, 1988, 87 p.

MOKTILMER, Mildred. – *Assia Djebar*, Philadelphie, CELFAN édit. monographs, 1988, 48 p. (en anglais).

*Notre librairie* (Paris), n° 95, octobre-décembre 1988. *Dialogue Maghreb/Afrique noire*, 1 *Au-delà du désert*, 88 p., et n° 96, janvier-mars 1989 *Dialogue...*, 2 *L'Indépendance... et après ?* 84 p.

*Regards sur la culture marocaine* (Casablanca), édit. librement (édit. par *Kalima*), n° 1/1988, 144 p.

Rencontres de Montreuil. – *L'Oiseau chante d'après le bec qu'il a*, Ville de Montreuil et Paris, Souffles, 1988, 132 p.

##### 5) ANTHOLOGIES

*Anthologie de la poésie française*, sous la direction de Jean Orizet, *Les Poètes et les œuvres, les mouvements et les écoles*, Paris, Larousse, 1988, 640 p.

BEAUMARCHAIS J.P. de et COUTY (Daniel). – *Anthologie des littératures de langue française*, 2 vol. (A-L et M-Z), Paris, Bordas, 1988, 808 et 872 p.

*Enfance au cœur (L)*, Reghaïa, ENAG, s.d. (1988), 110 p. (86 p. en français et 24 p. en arabe). Préface de T. Tidafi.

*Poètes à Mostaganem*, n° 39, juin 1988 de *La Vague à l'âme* (La Tronche), 10 p.

*Vainqueurs de coupe. Oeuvres prosaïques contemporaines d'Algérie*, Moscou, Nauka, 1988 (en russe).

Jean DÉJEUX